

Constantin Cavafy

Poèmes

traduit par Xavier Bordes et Démosthènes Davvetas

JULIEN ET CEUX D'ANTIOCHE

*Le Khi, disent-ils, n'a pas fait de mal à la Cité ni
le Kappa... Et quand j'ai trouvé des exégètes... j'ai
appris de quels noms ce sont les initiales, l'une veut
dire Christ, et l'autre Constantin.*

Julien, *Misopogon**

Était-il possible jamais qu'ils renoncent
à leur belle vie ; à la diversité
de leurs distractions quotidiennes ; à leur brillant
théâtre où se produisait la fusion de l'Art
avec les tendances érotiques de la chair !

Immoraux sur un point — et probablement sur plusieurs —
soit. Mais ils avaient la satisfaction que leur vie
était la fameuse vie d'Antioche,
au plan de l'hédonie, le summum du sublime.

Qu'ils renoncent à cela, pour se tourner vers quoi déjà ?

Ses paroles de vent quant aux pseudo-dieux ;
Ses ennuyeuses forfanteries ;
son enfantine théâtrophobie ;
sa pruderie sans grâce ; sa barbe ridicule ;

Ah bien sûr qu'ils préféreraient le Khi,
ah bien sûr qu'ils préféreraient le Kappa ; cent fois.

* « Antibarbe », titre d'un texte satirique de l'empereur Julien sur la tenue des prêtres des cultes païens.

«EIGE ETELEUTA»*

«Où s'est-il retiré, où a-t-il disparu, le Sage ;
Après la profusion de ses miracles,
la renommée de son enseignement
qui s'est élargie à tant de nations
il s'est caché soudain et personne n'a su
avec certitude ce qu'il est devenu
(ni personne jamais n'a vu son tombeau).
Certains ont avancé qu'il est mort à Ephèse.
Ce que n'a pas écrit Damis pourtant ; rien
sur la mort d'Apollonius dans les écrits de Damis.
D'autres disaient qu'il s'est volatilisé à Lindo.
Ou, à moins que cette histoire ne soit
vraie, qui parle de son ascension en Crète,
dans l'antique sanctuaire de Dictinne. —
Quoique nous ayons pourtant l'étonnante,
la surnaturelle apparition qu'il fit
à un jeune étudiant de Tyane. —
Peut-être n'est-ce pas encor le moment qu'il revienne
et qu'il réapparaisse au monde ;
ou métamorphosé, peut-être, parmi nous
il se promène incognito. — Mais il va reparaître un jour
comme il était, en professant le juste ; et alors véritablement
va remettre en honneur le culte de nos dieux,
et nos élégantes cérémonies helléniques.»

Ainsi rêvassait dans son pauvre logis —
après lecture du livre de Philostrate
«Les fragments d'Apollonius de Tyane» —
l'un des rares païens,
l'un des très rares qui fussent encor. Au reste — homme
insignifiant et lâche — en surface
il feignait le Chrétien et allait à l'église.
C'était vers l'époque en laquelle régnait,
dans une extrême dévotion, le vieux Justin,
Alors qu'Alexandrie, cité respectant Dieu,
tenait les vils idolâtres en aversion.

* («A condition qu'il soit réellement mort.» Phrase de Philostrate extraite de son livre sur Apollonius de Tyane.)

ITHAQUE

Quand tu prendras la route pour Ithaque,
forme le vœu que le chemin soit long,
plein d'incidents, plein d'expériences.
Que les Lestrygons, les Cyclopes,
les fureurs de Poséïdon, n'aient rien pour t'effrayer :
tu n'en rencontreras jamais sur ton chemin
si ta pensée reste élevée, si tu choisis
les émotions touchant ton esprit et ton corps.
De Lestrygons et de Cyclopes,
d'aigre Poséïdon : tu n'en croiseras point,
si tu n'en avais pas d'abord chargé ton âme,
si ce n'est pas ton âme qui les dresse devant toi.

Forme le vœu que le chemin soit long ;
qu'il y ait beaucoup de beaux matins d'été
où — avec quel plaisir, avec quelle joie —
tu entreras aux portes qu'on voit pour la première fois ;
il faudra faire halte aux comptoirs Phéniciens,
et acheter toutes sortes de belles étoffes,
nacre et corail, ambre et ébène,
et capiteux parfums d'essences diverses,
le plus que tu pourras de capiteux parfums ;
il faudra visiter bien des villes d'Égypte,
apprendre, apprendre encor, auprès de leurs savants.

Que toujours à l'esprit tu conserves Ithaque.
Le fait d'y parvenir demeure ton projet.
Mais n'abrège ton voyage en aucun cas.
Qu'il dure des années qui seront les plus belles ;
et que bien vieux tu abordes à l'île,
riche de tous les dons recueillis en chemin,
n'attendant point richesse qui viendrait d'Ithaque.

Ithaque t'a donné le merveilleux voyage.
Sans elle jamais tu ne te serais mis en chemin.
Mais elle n'a rien à te donner de plus.

Si pauvre que tu la découvres, Ithaque ne t'a pas joué.
Devenu sage désormais, tout chargé d'expérience,
enfin tu comprendras le sens qu'ont les Ithaques.

DES HÉBREUX (50 av. J.-C.)

Peintre et poète, coureur et discobole,
Beau comme Endymion : Iantis Antoniou.
D'une famille amie de la Synagogue.

« Les plus honorables de mes jours sont ceux
où je laisse la recherche esthétique de côté,
où j'abandonne le bel et dur hellénisme,
avec son impérieuse exigence
de mûre perfection et blancheur périssable des membres.
Et je deviens celui que je voudrais
toujours rester ; des Hébreux, des saints Hébreux,
le fils. »

Fort ardente sa déclaration. « Toujours
rester des Hébreux, des saints Hébreux — »

Pourtant il ne l'est pas resté du tout.
L'Hédonisme et l'Art d'Alexandrie
avaient en lui un enfant dévoué.

SON DIEU DÉSERTÉ ANTOINE

Comme soudain, à la minuit, l'on entendrait
invisible un charroi de baladins qui passe
avec une musique merveilleuse, avec des voix —
ta fortune inflexible envers toi désormais, tes œuvres
qui ont avorté, les desseins de ta vie qui ont
tourné tous à l'erreur : ne t'en afflige pas pour rien.
Comme prêt de longtemps, comme plein de courage,
salue-la, cette Alexandrie qui s'en va.
Mais surtout ne t'y trompe pas, ne dis pas que c'était
un rêve, que ton ouïe t'aurait halluciné ;
à de tels vains espoirs ne va pas t'abaisser.
Comme prêt de longtemps, comme plein de courage,
comme à qui cela sied toi qui fus digne d'une telle cité,
approche-toi résolument de la fenêtre,
puis entends avec émotion — mais non
avec l'abjection des lâches : prières et rancœurs —
en guise d'ultime plaisir, les sons,
ces orgues merveilleuses du charroi secret,
et salue-la, cette Alexandrie que tu perds.

QUAND ELLES MONTENT

Efforce-toi de les garder, poète,
si peu soient celles qui demeurent.
Les visions de ton érotisme.
Mets-les, semi-cryptées, dans tes phrases ;
efforce-toi de les saisir, poète,
quand elles montent dans ton cerveau
la nuit ou dans la clarté de midi.

LES CHEVAUX D'ACHILLE

Patrocle — en le voyant assassiné,
lui qui était si valeureux, si fort, si jeune,
les chevaux d'Achille se mirent à pleurer ;
leur nature immortelle se révoltait
devant cette œuvre de la mort qu'elle voyait.
Ils secouaient leurs têtes et balançaient leurs longues crinières,
frappaient la terre du sabot, et pleuraient
ce Patrocle qu'ils sentaient sans âme — disparu —
chair vile désormais — l'esprit étant perdu —
sans protection — sans souffle —
vers le grand Rien, congédié de la vie.

Larmes que vit Zeus aux yeux des immortels
chevaux et il s'en attrista. « Aux noces de Pélée »
dit-il « je n'eus pas dû agir aussi étourdiment ;
c'eût été mieux de ne pas vous donner, mes pauvres
chevaux ! Que faites-vous là-bas en bas
parmi la misérable humanité livrée aux caprices du sort.
Vous que la mort ne guette point, ni la vieillesse,
d'éphémères malheurs vous tourmentent. Dans leurs épreuves
les humains vous ont impliqués. » Cependant que
sur l'universel malheur de la mort
versaient leurs larmes les deux nobles animaux.

TRAHISON

« Et bien que nous admirions nombre de choses chez Homère, nous ne l'admirons pas tout entier.
Ni nous n'admirons non plus ce passage d'Eschyle où Thétis nous dit que le jour de ses noces,
Apollon me loua pour le fils que je mettrai au monde.
La maladie ne pourrait l'atteindre : il vivrait vieux,
Et le dieu me félicitait de mon bonheur
Et de la protection divine dont j'étais l'objet.
Et mon âme se réjouissait, et je faisais confiance
Aux paroles prophétiques d'Apollon. Mais lui...
... Ce fut lui qui tua mon fils. »

(Platon, *République*, II, 383.)

Tandis que l'on mariait Thétis avec Pélée,
se levant, Apollon, à la table brillante
de la noce, applaudit les jeunes mariés
pour le rejeton qu'allait engendrer leur union.
Il parla : jamais la maladie n'allait l'atteindre
et il aurait longue vie. — Comme il disait cela,
Thétis en éprouvait grand'joie, car les paroles
d'Apollon qui s'y connaissait en prophétie
lui paraissaient une garantie pour son enfant.
Et pendant qu'Achille grandissait, et que sa beauté
recueillait les éloges de la Thessalie,
Thétis se souvenait des paroles du dieu.
Mais un jour vinrent des vieillards avec des faits
et ils ont dit la mort d'Achille devant Troie.
Et Thétis déchira ses vêtements de pourpre,
puis arracha de soi, qu'elle écrasa
au sol, ses bagues et ses bracelets.
Et dans ses lamentations se souvint du passé ;
et demanda ce qu'avait fait le sagace Apollon,
où était passé le poète qui, aux banquets de noces,
parle toujours si bien, où était le prophète
pendant que l'on tuait son fils dans la fleur de l'âge.
Et les vieillards lui répondirent qu'Apollon
lui-même était descendu devant Troie
et qu'avec les Troyens il transperçait Achille.

MYRIS : ALEXANDRIE EN 340 ap. J.-C.

Ce malheur, quand je l'ai su, — que Myris était mort, j'allai dans sa maison, quoique j'évite en général de pénétrer dans les demeures des Chrétiens, surtout quand ils ont des deuils ou des fêtes.

J'étais debout dans le couloir. Je ne voulais pas m'avancer plus avant, parce que j'avais remarqué que les parents du mort me regardaient avec une nette surprise et même avec contrariété.

Ils le veillaient dans une grande chambre dont je voyais de l'endroit où je me tenais une partie ; partout des tapis de grand prix, et des ustensibles d'argent et d'or.

Je restais là et je pleurais à un bout du couloir. Et je songeais que nos réunions et nos promenades sans Myris ne vaudraient plus la peine et je songeais que je ne le verrai plus dans nos belles soirées libertines s'amuser, et rire, et réciter des vers avec son parfait sens du rythme hellénique ; et je songeais que j'avais perdu pour toujours sa beauté, que j'avais perdu pour toujours le jeune homme que j'adorais sans retenue.

Quelques vieilles, près de moi, parlaient tout bas des derniers jours qu'il a vécus — entre ses lèvres revenait le nom du Christ, entre ses mains il tenait serrée une croix. — Sur ce, sont entrés dans la chambre quatre prêtres chrétiens, qui récitaient des litanies avec ferveur et des prières à Jésus, ou à Marie (je ne connais pas bien leur religion).

Nous le savions, évidemment, que Myris était chrétien. Depuis le premier jour nous l'avons su, quand deux ans plus tôt, il avait rejoint notre bande. Mais il vivait absolument comme nous. D'entre nous tous, le plus extrême aux voluptés ; dissipant largement son argent à faire la fête.

Insouciant de l'opinion du monde,
il se jetait volontiers la nuit dans nos bagarres de rue
quand il arrivait que notre bande
affronte une bande rivale.
Jamais il n'évoquait sa religion.
Même une fois nous lui avons dit
que nous allions l'emmener avec nous au Sérapion.
Mais il avait semblé contrarié
de notre plaisanterie : je m'en souviens à présent.
Ah et deux autres fois encor me reviennent à l'esprit.
Quand à Poséïdon nous fîmes libation,
il s'était retiré de notre cercle, et avait détourné les yeux.
Quand d'enthousiasme l'un de nous
avait dit : que notre compagnie soit sous
l'égide et la protection du grand,
du magnifique Apollon — Myris avait murmuré
(les autres n'ont pas entendu) «excepté moi».

Les prêtres chrétiens à voix forte
priaient pour l'âme du jeune homme. —
J'observais avec quel soin,
avec quelle intense attention
aux rites de leur religion, ils préparaient
tout pour l'inhumation chrétienne.
Et soudain m'envahit une étrange
impression. Vaguement, je sentais
comme si s'enfuyait d'auprès de moi Myris ;
je sentais qu'il s'unissait, chrétien,
avec les siens, et que je devenais
étranger moi, très étranger ; je sentais déjà
un doute m'approcher : et si j'avais été trompé
par ma passion, et si toujours je lui avais été étranger. —
Je me suis jeté hors de leur terrible maison
j'ai fui en hâte avant que n'ait été happée, n'ait été altérée
par leur christianité la mémoire de Myris.

HÉDONIE

Joie et myrrhe de ma vie la mémoire des heures
Où j'ai trouvé et tenu l'hédonie comme je la voulais.
Joie et myrrhe de ma vie à moi, où j'ai dédaigné
toute jouissance par les amours de routine.

MÉLANCOLIE DE JASON KLEANDROU : POÈTE
A COMMAGÈNE, 595 ap. J.-C.

Le vieillissement de mon corps et ma face
est blessure d'affreux poignard.
Je n'ai aucune résignation.
A toi je recours Art de la Poésie,
qui sait un genre de remèdes ;
essais de droguer la douleur, par Imagination et Verbe.

C'est blessure d'affreux poignard. —
Tes remèdes, apporte-les, Art de la Poésie,
qui font — un temps — qu'on ne sent plus sa plaie.

AEMILIEN MONAE, ALEXANDRIN, 628-655 ap. J.-C.

De mes paroles, ma physionomie, et mes façons
je me ferai une armure épaisse
et j'affronterai ainsi les mauvaises gens
sans ressentir peur ni faiblesse.

Ils voudront me nuire. Mais nul ne saura
si nombreux soient ceux qui m'approcheront
où gisent mes plaies, mes côtés vulnérables,
sous les mensonges qui me couvriront. —

Ah les discours du brave Aemilien Monae.
Se la fit-il jamais cette fameuse armure ?
En tous cas, il ne l'a pas beaucoup portée.
En Sicile, à vingt-sept ans, il est mort.

C. Cavafy, *Poèmes anciens ou retrouvés* (Seghers, 1978) traduction de Gilles Ortlieb et Pierre Leyris.
C. Cavafy, *Présentation Critique* (NRF, Gallimard 1958), avec traduction de M. Yourcenar et C. Dimaras.
K. Cavafy, *Poëmata* (Éd. Ikaros, 2 vol. première Éd. 1933). Édition intégrale, de G. Savidis.
K. Cavafy, *Anecdota Poëmata* (Poèmes inédits. Éd. Ikaros, première Éd. 1948). Édition de G. Savidis (Notes, etc.).
Stratis Tsirkas, *O Kavafis kai i epochi tou* (Cavafy et son époque. 501 p. Éd. Kedros, Éd. 1978. Prem. Éd. 1958).